



PHILOSOPHIE

Confucius 1687

PAR MAURICE COYAUD

Voici les Entretiens 論語 (Lunyu) de Confucius traduits du latin par François Bernier, célèbre médecin et explorateur de l'Inde, disciple de Gassendi et familier de Mme de La Sablière. Ce manuscrit conservé à la bibliothèque de l'Arsenal dormait depuis plus de trois siècles. On ne peut que se réjouir de son exhumation. C'est à ce même Bernier que nous devons de merveilleux récits de voyage en Inde (Un libertin dans l'Inde moghole : Les voyages de François Bernier (1656-1669), Chandeigne, 2008).

CONFUCIUS OU LA SCIENCE DES PRINCES
Entretiens de Confucius traduits du latin par
François Bernier (1687)
Introduction et notes de Sylvie Taussig
Note sinologique de Thierry Meynard
Éd. du Félin, coll. « Les marches du temps », 388 p., 25 €



Le titre complet est : *Confucius ou la science des princes, contenant les principes de la morale particulière du gouvernement politique des anciens empereurs et magistrats de la Chine*. Le texte que s'approprie pour le traduire Bernier est le CSP : *Confucius Sinarum Philosophus* (1687), texte latin plus ou moins traduit (mais pas littéralement !) du chinois par des missionnaires, Philippe Couplet et son équipe, édité récemment par Thierry Meynard dans *The First Translation of the Confucian Classics*, Monumenta historica societatis Iesu, Series Nova, vol. 6, Rome : Institutum historicum, 2011. « Le CSP n'est pas seulement une traduction et commentaire des "classiques" originaux, mais d'abord une discussion entre la philosophie néo-confucéenne et occidentale » (Sylvie Taussig). Dans son travail de traducteur, Bernier simplifie radicalement l'apport herméneutique jésuite ; il coupe tous les commentaires. Il loue les empereurs chinois pour l'attention qu'ils prêtent au bien-être de leurs sujets, et



encourage les princes d'Europe à en faire autant. Sylvie Taussig montre qu'il y a un renversement du Moghol au Chinois : « *autant le Moghol pouvait faire figure de repoussoir, autant le présent texte est prescriptif ; il constitue une seconde forme de livre de conseil au prince* ».

« *On ne peut nier que le CSP présentait déjà le confucianisme comme un modèle politique pour les monarchies européennes* », écrit Thierry Meynard. Du point de vue linguistique, le passage d'une langue amorphe (sans flexions) à une langue flexionnelle était déjà difficile. Or, le style télégraphique du chinois classique 文言 (*wenyan*) pouvait assez bien passer en latin, assez brachylogique et condensé. Mais, bien sûr, si la traduction de Bernier fait partie des belles infidèles (ce qui était **SI LE PRINCE SE VAUTRE** devoirs, et dans un concert ou bref devient un peu long, **DANS LA FLATTERIE, ALORS LE PEUPLE** accord des choses, relation n'y peut rien), dans l'en- **NE SAURA SUR QUEL PIED DANSER** chera, les crimes ne seront plus punis selon les lois, le peuple malheureux demeurant dans l'incertitude de ce qu'il doit suivre ou faire, ne saura où mettre seurement ni pieds ni mains ».

semble Bernier est bien fidèle au texte latin. La longue introduction (cent trente-cinq pages) de Sylvie Taussig était indispensable pour mettre cet ouvrage dans son contexte de querelle des rites et autres discussions sur l'adaptabilité du christianisme à une pensée chinoise clairement athée. Certains missionnaires étaient persuadés, au contraire, que les penseurs chinois avaient la notion de Dieu sous les apparences du *shang-di* (« l'empereur d'en haut ») ou du *tianzhu* (« maître du ciel »). Le français de Bernier est jubilatoire. On en trouvera un exemple dans le passage célèbre (XIII 3) sur les 正名 *zheng ming* (« dénominations correctes »). Voyons d'abord la traduction qu'en donne Anne Cheng dans son *Histoire de la pensée chinoise* (Seuil, 1997) :

« *Zilu : A supposer que le prince de Wei compte sur vous pour l'aider à gouverner, que feriez-vous en premier lieu ? Le maître 孔夫子 Kongfuzi (Confucius) : une rectification des noms, sans doute. Zilu : Ai-je bien entendu ? Mais Maître ! vous n'y êtes pas ! rectifier les noms, dites-vous ? Le maître : Zilu, quel rustre tu fais ! Quand il ne sait pas de quoi il parle, un homme de bien préfère se taire. Si les noms sont incorrects, on ne peut avoir de discours cohérent. Si le langage est incohérent, les affaires ne peuvent se régler. Si les affaires sont laissées en plan, les rites et la musique ne peuvent s'épanouir. Si la musique et les rites sont négligés, les peines et les châtements ne sauraient frapper juste. Si les châtements sont dépourvus d'équité, le peuple*

ne sait plus sur quel pied danser. Voilà pourquoi l'homme de bien n'use des noms que s'ils impliquent un discours cohérent, et ne tient de discours que s'il débouche sur la pratique. »

La traduction de Charles Le Blanc (Pléiade, 2009) n'est pas très différente. Le même passage, dans l'interprétation de Bernier, se lit comme ceci : « *À quoy bon cette réformation de nom ? répliqua Zilu, quand il y a d'autres choses de si grande importance à faire ? Un homme sage, luy dit Confucius, dans les choses qu'il n'a pas bien encore comprises, ne se haste point tant de parler, il se tient comme en suspens, et ne lasche pas ainsi d'abord témérairement ce qu'il luy vient dans la pensée ; écoutez-moy. Si le nom que prend le Prince n'est pas son vray nom, et s'il ne convient pas de droit, en sorte que dans le fond même de l'homme, le mensonge reluisse et se fasse voir, assurément que ce qu'il dira, et ce qu'il commandera ne sera pas bien et volonters receu des oreilles et des esprits ; cela étant, les affaires publiques ne s'achèveront jamais, tout demeurera en suspens, le bien de la société humaine, qui consiste dans l'ordre des*

phases de la vie humaine, ne sera pas bien et volonters receu des oreilles et des esprits ; cela étant, les affaires publiques ne s'achèveront jamais, tout demeurera en suspens, le bien de la société humaine, qui consiste dans l'ordre des

Nous sommes là en présence d'un point fondamental dans le gouvernement des hommes. Si le Prince se vautre dans la *kolakeia* (« flatterie ») que dénonçait Platon, s'il nous fait systématiquement prendre des vessies pour des lanternes (spectacle quotidien dans la France actuelle), alors sûrement « *le peuple malheureux demeurant dans l'incertitude de ce qu'il doit suivre ou faire, ne saura où mettre seurement ni pieds ni mains* », ni « *sur quel pied danser* », comme le traduit Anne Cheng. La proximité d'idées entre Confucius et Platon est visible quand on se remémore la fin du *Gorgias*, où Socrate déclare : « *Que notre flatterie, à l'égard de soi-même comme à l'égard des autres, soit évitée ; et qu'on se serve de la rhétorique en cherchant toujours à rétablir le droit* ». Dans la bouche de l'homme de bien, du prince idéal, les noms 名 (*ming*), ou les mots, doivent droitement, directement (*zheng*), référer à la réalité 實 (*shi*). Chez Bernier, la référence à Socrate n'est pas nouvelle : La Mothe Le Vayer, dans *De la vertu des payens* (1642), appelait Confucius le Socrate de la Chine : « *Confutius fit descendre aussi que Socrate la philosophie du ciel en terre, par l'autorité qu'ils donnèrent tous deux à la morale* ».

Ce livre est magnifique. 📖